

LEÓN GRINBERG

QUI A PEUR DU (CONTRE-)TRANSFERT?

LE TRANSFERT, LE CONTRE-TRANSFERT
ET LA CONTRE-IDENTIFICATION PROJECTIVE
DANS LA TECHNIQUE ANALYTIQUE

*Textes choisis, traduits et préfacés
par Jean-Michel Assan*



ITHAQUE

2018

SOMMAIRE

<i>Préface de Jean-Michel Assan</i>	7
<i>Remerciements</i>	35
<i>Origine des textes</i>	37
1. LES PSYCHANALYSTES ONT-ILS PEUR DU TRANSFERT ?	
I. LE TRANSFERT EST NOTRE CROIX	41
II. LA CONTRE-IDENTIFICATION PROJECTIVE	56
III. CONSIDÉRATIONS SUR LE TRANSFERT ET LE CONTRE-TRANSFERT DANS LA SUPERVISION	71
2. SUR LA CONTRE-IDENTIFICATION PROJECTIVE	
IV. ASPECTS MAGIQUES DU TRANSFERT ET DU CONTRE-TRANSFERT	91
V. PERTURBATIONS DE L'INTERPRÉTATION PAR LA CONTRE-IDENTIFICATION PROJECTIVE	114
VI. SUR QUELQUES PROBLÈMES DE TECHNIQUE PSYCHANALYTIQUE DÉTERMINÉS PAR L'IDENTIFICATION ET LA CONTRE-IDENTIFICATION PROJECTIVES	121
3. RÉTROSPECTIVE	
VII. PASSÉ, PRÉSENT ET AVENIR D'UNE TRAJECTOIRE PSYCHANALYTIQUE	129
<i>Bibliographie</i>	149
<i>Tables bibliographiques</i>	161
<i>Table des cas cliniques</i>	161
<i>Index des noms</i>	163
<i>Index des notions</i>	166

*La contre-identification projective : un apport
de León Grinberg à la théorie du contre-transfert*

Jean-Michel Assan

IL Y A QUELQUES ANNÉES, j'évoquais lors d'un échange informel le cas d'un enfant que j'avais suivi en psychothérapie analytique durant une dizaine d'années. L'expérience étrange que j'avais vécue dans cette cure fut celle d'un état hypnotique très particulier et irrépessible, dans lequel ce petit patient me plongeait pendant nos séances. Je recevais ce patient à raison de trois séances par semaine et, en effet, je remarquai après quelque temps que je me livrais à chaque séance à une lutte douloureuse contre une somnolence puissante qui s'abattait sur moi sitôt que l'enfant entrait dans la pièce, puis se dissipait dès qu'il en ressortait. Le phénomène ne se produisait qu'avec ce patient-là, quels que soient l'heure, le jour ou mon état précédent, et ne durait que le temps de sa séance. J'avais l'impression que je devais absolument rester éveillé, mais cela me semblait à chaque instant impossible. Je vivais une sorte d'enfer contre-transférentiel. Ce garçon, de parents originaires d'Afrique de l'Ouest, avait 6 ans au moment de notre rencontre, et sa psychothérapie dura une dizaine d'années. Il consultait au centre médico-psychologique pour une forme de retrait d'apparence autistique : pas de regard, aucune parole, un visage sans expression, aucune réaction à mes paroles ou à mes gestes, pas de jeu. La pédopsychiatre qui me l'adressait pour cette thérapie m'avait dit : « Je crois qu'il n'est pas vraiment autiste » ; je lui fis confiance. À l'époque, le diagnostic d'autisme était assez rare, car restreint à l'autisme selon Kanner, alors qu'aujourd'hui un tel enfant serait certainement rangé dans les « troubles de la sphère autistique ».

J'exerçais depuis peu, il était important pour moi de tenir bon dans cette thérapie et d'expérimenter les aléas du métier. Je prenais d'abord mon mal en patience. Séance après séance, le garçon dessinait le même dessin stéréotypé : de minuscules personnages figés, chacun d'une couleur différente, copiés d'un dessin animé, les *Power Rangers*. Ce dessin minutieux durait toute la séance, pendant que, de mon côté, je luttais contre la somnolence. Après quelques mois de ce régime, je remarquai une chose nouvelle : quand je raccompagnais le garçon dans la salle d'attente après la séance, sa mère dormait systématiquement. Cette grosse dame africaine faisait du nettoyage la nuit, dans des bureaux, et dormait quand elle le pouvait dans la journée. La famille vivait dans un squat, sans papiers, dans des conditions de précarité et d'insalubrité certaines (souris, cafards, aucune porte ne fermant l'appartement, toxicomanes dans l'immeuble, etc.). Je me suis dit : « C'est comme moi, elle dort... ». Et un jour je me suis lancé ; j'ai dit au garçon : « Ta mère dort toujours pendant les séances... c'est comme moi, je m'endors aussi. » Et là, il a levé les yeux vers moi ! Encouragé par ce signe, j'ai poursuivi : « Je me demande comment tu fais pour me faire dormir... Est-ce que tu fais la même chose avec ta mère, tu l'endors?... » Mêmes signes d'intérêt de sa part. À partir de ce moment, j'ai ressenti un soulagement, même si je n'y comprenais à peu près rien. Dans les séances qui ont suivi, le garçon s'est assez rapidement détendu et s'est ouvert à une forme de communication. La thérapie a duré une dizaine d'années ; il a suivi une scolarité normale, même s'il fonctionnait souvent sur un mode plutôt psychotique. Nous avons des conversations assez fluides à l'époque où nous nous sommes quittés, alors qu'il avait seize ans. Certains aspects pathologiques avaient pu émerger et être parlés sans trop de difficultés. C'était donc une réussite thérapeutique, mais qui était et demeure mystérieuse pour moi. Plus de vingt ans après, je me demande souvent quel adulte il est devenu.

À l'époque, je m'étais ouvert à des collègues de ce phénomène étrange de somnolence imposée. Certains me retournaient un « C'est la pulsion de mort... », d'un ton énigmatique... une de ces formules rituelles qui ferment la pensée là où on aurait plutôt besoin de l'ouvrir ? En tout cas, je ne m'en sentais pas tellement plus avancé, malgré quelques lectures sur le sujet. Plus récemment, alors que ce cas me revenait en mémoire pour en interroger l'expérience, Mireille Fognini m'indiqua que León Grinberg avait écrit sur ce type de phénomène, et qu'il s'agissait probablement d'une variété de « contre-identification projective ». Je n'avais alors jamais entendu parler de ce

mécanisme ! Ce fut le point de départ de mon intérêt pour les textes de Grinberg...

Aujourd'hui, je dirais que ce garçon me mettait en effet en état de *contre-identification projective* : prisonnier d'un rôle qui m'était imposé et qui ne dépendait pas essentiellement de moi – un état contre-transférentiel irrépressible que je devais subir jusqu'à pouvoir en élaborer quelque chose de partageable. Il y a là quelque chose de « magique », comme Grinberg nous le fait remarquer, une sorte d'hypnose, comme un envoûtement, ou une hantise. Quelle était la nature de ce *transféré*¹ et du *contre-transféré* que nous vivions lui et moi ? Pourquoi cette nécessité vitale pour lui de me tenir endormi ? J'ai quelques hypothèses. Sa mère, hébétée par une vie difficile doublée d'un état dépressif probable, était assez brusque en paroles et en gestes avec ce garçon, comme j'ai eu l'occasion de l'observer. Elle dormait probablement une bonne partie de la journée. Je pense que ce garçon très sensible la craignait. Pendant qu'elle dormait, il se sentait plus tranquille, dans cette relative sécurité de l'immobilité. Depuis longtemps, il avait peut-être développé la croyance qu'il la faisait dormir pour être tranquille, pour se retirer dans une bulle d'immobilité. Et il avait apparemment développé ce pouvoir « magique » de contrôle omnipotent de l'objet, favorisé par la fatigue chronique de sa mère. C'était leur mode de relation habituel. C'était probablement cela qui se jouait dans l'analyse avec moi : il projetait en moi ses éprouvés de détresse, d'impuissance, de sidération, gardant pour lui le sentiment de contrôler la situation. Quand j'ai pu lui dire quelque chose là-dessus, cela a été une libération pour nous deux ; car je ne me suis pas énervé, je n'ai pas été brusque ou rejetant comme sa mère aurait pu l'être malgré elle, et il a commencé à prendre confiance dans la possibilité qu'on s'intéresse à lui – et à s'ouvrir peu à peu à un mode de communication moins archaïque. De mon côté, il y avait eu une élaboration embryonnaire du contre-transfert, où j'avais pu à ma grande surprise relier des faits entre eux : ma somnolence, la somnolence de sa mère, le rôle supposé de l'enfant dans cette somnolence. Je sortais de l'envoûtement de la « contre-identification projective ».

J'ai choisi de débiter mes réflexions sur Grinberg et la contre-identification projective par le partage de ce cas clinique pour montrer la pertinence et l'utilité de cette importante notion, et du bien-fondé de revenir aux textes de cet auteur encore trop peu traduit en français. Si j'avais pu lire Grinberg à cette époque, cela aurait peut-être favorisé

1. V., *infra*, p. 27, les observations de Jean-Paul Valabrega.

mes élaborations de contre-transfert, et ce, même si l'expérience nous apprend qu'un usage trop précoce de la théorisation constitue une mesure défensive qui peut aussi mettre une thérapie en échec, ainsi que Bion nous le rappelle avec la notion de « capacité négative » de l'analyste.

Lorsque j'ai fait connaissance avec les textes de Grinberg sur la notion de « contre-identification projective », je me suis étonné que si peu de ces travaux aient jusqu'à présent été traduits en français, eu égard à l'intérêt scientifique qu'ils représentent pour les psychanalystes. J'ai commencé par traduire un de ses articles publiés en anglais, dans le but de comprendre ses réflexions et de pouvoir en discuter avec quelques collègues. Chemin faisant, j'ai été positivement impressionné par l'utilité et la clarté de ses élaborations sur le contre-transfert, par la rigueur de ses exigences scientifique, théorique et clinique, et par le contraste entre cette impression et le peu de cas qui en a été fait jusqu'ici dans la littérature analytique francophone. J'ai ainsi entrepris de traduire de l'espagnol une partie de ses écrits sur le sujet, avec l'intention de les faire enfin connaître aux lecteurs francophones.

Ces textes ont été produits de 1956 à 1997, en Argentine puis en Espagne, durant quatre bonnes décennies de travail. Ils s'inscrivent dans un contexte historique de développements théoriques concernant le contre-transfert qu'il sera utile de rappeler pour en apprécier la portée. On peut y repérer une évolution dans la pensée de l'auteur concernant le contre-transfert, évolution qui ne manque pas d'intérêt en soi. À la faveur de cette brève introduction, je ferai également part de quelques questionnements et d'hypothèses historiques concernant le peu de réception dont ces travaux ont bénéficié en France. Mais voyons tout d'abord en quoi consiste l'apport théorique de Grinberg sur ce sujet. Il n'est pas inutile de le détailler ici, puisque malgré leur clarté, la lecture de ces travaux a donné lieu à divers malentendus, ainsi que nous allons le voir.

La contre-identification projective en quelques mots

Quel est donc précisément ce phénomène que León Grinberg a nommé « contre-identification projective » ?

La formulation la plus réduite de sa définition, qui est aussi à mon avis la plus claire et la plus convaincante, se trouve reproduite dans plusieurs textes :

« Le même patient, du fait de l'usage et des modalités particulières de son mécanisme d'identification projective, pourrait provoquer la même réponse émotionnelle (contre-identification projective) chez des analystes *distincts*. » [Grinberg, *infra*, chap. VII]

L'auteur souligne aussi clairement qu'il *ne prétend pas faire une description du contre-transfert dans son ensemble*, mais qu'il souhaite étudier un aspect très spécifique et partiel de celui-ci. Il introduit le phénomène sous l'angle de la magie [*infra*, chap. IV], de la pensée magique de l'enfant qui survit chez l'adulte, en lien avec le mécanisme de l'identification projective. L'analyste est parfois soumis à des identifications projectives tellement intenses de la part de l'analysant, qu'il ne peut en prendre conscience, élaborer ce transfert pour le comprendre. L'analyste sent alors « une situation chaotique [...] vécue comme le fait de se trouver sous l'influence d'un état magique ». Il se trouve alors pris dans le « jeu » inconscient de l'analysant, comme envoûté par la magie de celui-ci. C'est cet état très particulier de l'analyste que Grinberg désigne sous le nom de « contre-identification projective » en 1956¹. À la suite de Otto Fenichel et de Heinrich Racker, il assume tout d'abord que, dans le fonctionnement normal, habituel de l'analyste, celui-ci introjecte les conflits internes du patient sous forme d'identifications partielles et transitoires, ceci dans le cadre d'une nécessaire empathie. Une part de lui joue les rôles des objets internes de l'analysant, alors qu'une autre part reste vigilante [Racker, 1958, p. 44] pour observer et élaborer ce qui se joue dans la situation. Mais dans le cas de la contre-identification projective, la situation est bien différente: Grinberg décrit alors des « identifications pathologiques » de l'analyste envers l'analysant, lors desquelles l'analyste n'est plus conscient de ce qui arrive, le « Moi observateur » étant comme neutralisé par l'intensité de l'identification projective du patient :

« La "contre-identification projective" se produit spécifiquement comme résultat d'une identification projective excessive par l'analysant, qui n'est pas consciemment perçue par l'analyste, lequel ce se trouve alors passivement "conduit" à incarner le rôle

1. Comme Grinberg l'explique dans son article princeps de 1956 [reproduit *infra*, chap. IV], c'est dès 1952 qu'il décrit un cas clinique relevant de la contre-identification projective, mais ce n'est que quatre ans après qu'il s'avère capable de le théoriser.

que l'analysant a "forcé à l'intérieur de lui", de façon active bien qu'*inconsciente*. » [Grinberg, *infra*, p. 106]

Cette formulation nous semble on ne peut plus claire : il existe des moments où l'analyste est débordé, dépassé par certaines identifications projectives de l'analysant, et c'est là qu'opère la « magie », la magie du pouvoir qu'a alors l'analysant d'enfermer l'analyste dans des rôles que celui-ci ne contrôle pas et ne comprend pas. L'auteur prend la peine de nous montrer les aspects magiques que renferme le mécanisme d'identification projective selon Melanie Klein. Envoyer un de nos objets psychiques à l'intérieur de l'autre, n'est-ce pas une forme de pouvoir magique ? N'est-ce pas la raison pour laquelle, ayant appris dans l'enfance à refouler nos modes de penser magiques, nous avons, apprentis analystes, peiné à comprendre ce mécanisme, comme nos étudiants actuels peinent encore à l'appréhender ? Ce n'est pas seulement pour des motifs de traduction ou de terminologie que cette géniale invention kleinienne est difficile à appréhender¹, mais surtout parce que ce concept va à l'encontre d'une longue formation à un mode de pensée scientifique de l'objectivation, nous entraînant dans les régions inquiétantes de l'archaïque et de la régression de l'analyste sous l'emprise du transfert. La magie ne s'arrête pas là, comme Grinberg prend soin de nous le faire remarquer : le patient qui a projeté un de ses objets internes dans l'analyste perçoit ensuite « vraiment » l'analyste comme étant doté des qualités et attributs de cet objet interne. La magie a donc fonctionné et l'analysant le « vérifie » par sa perception. Mieux, dans le cas de la contre-identification projective, l'analyste se met à réagir comme l'objet qui a été projeté en lui, confirmant ainsi qu'il est devenu cet objet, qu'il se l'est approprié, ou plutôt qu'il est sous son charme. Nous ne sommes pas très loin du psychodrame tel que Jacob Levy Moreno l'avait conçu, où il est question de déployer sur les acteurs les rôles-objets-internes du patient afin de les voir jouer pour ensuite les analyser... La magie de ce « déplacement » d'un objet psychique va encore plus loin : l'analysant ressent la perte de l'objet qu'il a projeté, qui laisse en lui un vide, entraînant chez lui les réactions douloureuses d'un deuil pathologique et des repréailles envers l'analyste pour cette perte. C'est dire à quel point l'identification projective entraîne une conviction vécue comme « réelle et concrète » par l'individu.

1. Il est vrai que le terme d'« identification projective » est peu parlant de prime abord. Florence Guignard a proposé de le remplacer par celui de « projection identificatoire » ; la contre-identification projective devenant alors contre-projection identificatoire. V. Bégoïn-Guignard & Fain, 1984 ; Guignard, 2015.

Dans cette même ligne de la pensée magique, le cas du patient de Grinberg [*infra*, p. 99-102] obsédé par le besoin désespéré d'« annuler la différenciation entre le Moi et le non-moi » me semble particulièrement intéressant. L'auteur relève chez ce patient un besoin de recréer une fusion symbiotique, de « réaliser une unité indifférenciée, base de sa conception magique-omnipotente, afin de pouvoir tolérer et mieux gérer des angoisses qui autrement lui étaient insupportables ». Sa description clinique très fine des stratégies défensives de la pensée magique contre toute différenciation, et l'emploi du terme d'« accrochage » évoque notamment les travaux d'Imre Hermann [1943] sur le cramponnement, et le déni ou l'annulation de toute angoisse de séparation que nous avons pu observer chez certains patients [*cf.* Assan, 2013].

L'accentuation par Grinberg de l'aspect magique dans ces processus d'identification projective est d'autant plus intéressante qu'il semble laisser cet aspect de côté dans ses textes ultérieurs. Il aura probablement pris la mesure des résistances que ses audaces auront déclenchées chez nombre de ses collègues, et aura résolu de simplifier son propos pour mieux se faire entendre. En effet, au fil du temps, il reprend les mêmes exemples cliniques, avec des variantes, mais son propos théorique, en s'affinant se schématise, comme s'il voulait dissiper les malentendus et les ambiguïtés, dans un souci de clarté didactique qui semble devoir lutter contre l'incompréhension de ses collègues. Grinberg a dû rencontrer bien des résistances à son élaboration, puisqu'en 1997, après quarante ans d'opiniâtre entêtement, il intitule un ultime article sur le sujet: « Le psychanalyste a-t-il peur du transfert ? »

Notons aussi, en écho à la dimension magique que nous venons de détailler, qu'en 1956, le modèle bionien de la communication mère-bébé par l'identification projective normale, processus qui se poursuit dans toute communication humaine, n'est pas encore reconnu comme tel. L'identification projective est encore considérée comme un mécanisme exclusivement pathologique, caractéristique du fonctionnement psychotique; alors que les travaux de Bion ont ensuite mis en évidence que c'est son caractère excessif (en quantité et en durée) qui en fait un mécanisme pathologique, ainsi nommé « identification projective pathologique ». Dans des textes ultérieurs, à partir de 1962, Grinberg incorpore à sa conception les apports de Bion, le citant explicitement. Il en viendra ainsi à admettre que dans toute cure avec des personnalités non psychotiques, peuvent apparaître des moments d'intense

1. Grinberg, 1997c: version anglaise modifiée du texte traduit ici; v. chapitre premier.

identification projective, et donc de contre-identification projective possible du côté de l'analyste; ce qui étend implicitement le champ de ce pouvoir « magique » à l'ensemble des relations humaines. En 1974, Grinberg reprend en effet le concept bionien d'une « personnalité psychotique » de l'analysant, comme modalité archaïque de fonctionnement présente chez tout individu [*infra*, chap. VII].

Les travaux de Grinberg dans le contexte des recherches sur le contre-transfert

Grinberg reprend la notion d'un *contre-transfert total* ou *global* d'Heinrich Racker; il s'attache à prolonger et élargir ces travaux par ses propres réflexions et expériences cliniques. Racker [1960], dans une étude exigeante et fouillée de ces processus, a eu le mérite admirable de nous aider à voir plus clair dans cette nébuleuse indifférenciée, qu'on désignait jusque-là et qu'on désigne encore par les termes de « transfert » et de « contre-transfert ». Ce sont des textes écrits en espagnol et publiés entre 1948 et 1960, en partie regroupés en un volume en 1960 et traduits en français seulement en 1997. León Grinberg, auteur avec son épouse Rebecca Grinberg¹ de la préface de cet ouvrage, y est cité dès 1958² par Racker parmi les auteurs ayant publié sur le contre-transfert. La notion de *contre-transfert total* englobe pour Racker l'ensemble des réponses de l'analyste au transfert de l'analysant. À l'intérieur de cet ensemble, Racker [1958, p. 77] fait plusieurs distinctions : il établit une première distinction entre la réponse contre-transférentielle au transfert *manifeste et actuel* et la réponse au transfert *latent et potentiel*. Vient ensuite une seconde distinction entre le contre-transfert *concordant*, résultant d'identifications *concordantes* de l'analyste au moi et au ça de l'analysant, partie du contre-transfert qui est la moins problématique à première vue et qui correspond globalement à un contre-transfert positif; et le contre-transfert *complémentaire*, basé sur des *identifications complémentaires* de l'analyste aux objets internes de l'analysant, aspect plus délicat à repérer et à exploiter, et qui menace « d'enfermer » l'analyste dans un contre-transfert négatif. Grinberg reprend cette dernière distinction d'un point de vue critique, et en

1. Née à Buenos Aires en 1922, décédée à Barcelone en 2013.

2. Il s'agit du chapitre II de son ouvrage sur la technique, qui est le compte-rendu du II^e Congrès latino-américain de psychanalyse de 1958. Grinberg est mentionné aux p. 75 et p. 81 de la traduction française.

précise utilement les contours. Il faut noter ici que Racker emploie peu la notion kleinienne d'identification projective (mentionnée deux fois seulement dans l'index de son ouvrage sur la technique), alors que Grinberg y recourt systématiquement pour éclairer les phénomènes qu'il étudie.

Dès 1956, Grinberg emploie, pour délimiter le champ de son étude, un modèle global du contre-transfert « total » dans lequel on peut clairement situer la contre-identification projective [*v. infra* chap. IV]. C'est un schéma qu'il reprendra ensuite dans plusieurs articles, avec des variantes terminologiques, mais le fond de son propos reste constant. Il y distingue nettement plusieurs types de situations et de processus, qui ne s'excluent pas, mais coexistent en proportions variées et se manifestent selon les moments d'une analyse :

Un *Processus A* où l'analyste introjecte activement le matériel présenté par le patient, parvient ensuite à les élaborer et les métaboliser, puis re-projecte le résultat de ces élaborations vers le patient sous forme d'interprétations. Dans ce processus, les restes névrotiques de l'analyste peuvent éventuellement interférer et perturber l'interprétation. Mais si l'analyste parvient à sublimer convenablement le contre-transfert, ce dernier pourra être l'instrument utile que Freud, le premier, avait signalé. Il s'agit d'un processus où l'analyste parvient à être conscient de ce que l'analysant provoque chez lui. Ce processus A n'est pas concerné par la contre-identification projective.

Un *Processus B* où l'analysant projette activement (et inconsciemment) ses objets et situations internes dans l'analyste, par identification projective. L'analyste est alors qualifié par Grinberg de *réceptacle passif* de ces projections : formulation peut-être malheureuse puisqu'on la lui a reprochée en France, et qu'elle a été le prétexte à des malentendus certains concernant ses travaux, comme nous le verrons plus loin. Dans ce processus B, et c'est là le point essentiel, Grinberg distingue deux types de situations :

1. lorsque la réponse induite chez l'analyste par ces projections est due surtout aux conflits et angoisses propres à l'analyste, réactivés par le patient. Cet aspect qui relève du contre-transfert au sens classique, concerne les restes névrotiques chez l'analyste.
2. lorsque la réponse induite chez l'analyste est principalement due aux objets projetés en lui par le patient. *C'est ici que la contre-identification projective prend place.*

Comme nous l'avons vu, lorsque l'analysant emploie l'identification projective de manière intensive, l'analyste peut se trouver dépassé, débordé et envahi à son insu par les objets projetés en lui par le patient. C'est en ce sens seulement que Grinberg qualifie alors l'analyste de « passif », et ce qualificatif n'est pas une mention péjorative ou morale de sa part. Bien sûr, l'auteur précise que cela arrive plus fréquemment et plus fortement avec des patients dits « difficiles », qui emploient l'identification projective pathologique, mais cela se produit aussi avec les « névrosés », et probablement dans toute cure. Grinberg décrit en fait un phénomène dont nous avons en général l'expérience comme analystes, mais il en propose une approche qui me semble précieuse : une part du transfert de l'analysant n'est pas aperçue d'emblée par l'analyste, qui se trouve inconsciemment conduit à jouer certains rôles que l'analysant a déterminés chez lui. Le travail de l'analyste consiste alors à examiner et à rendre conscients pour lui-même ces rôles dans lesquels il se trouve pris. Si, pour diverses raisons que Grinberg détaille, cette prise de conscience n'est pas possible, l'analyste risque de réagir en contre-identification : il tentera alors de re-projeter à l'extérieur le matériel non élaboré qui l'encombre. Ce mécanisme fait bien partie du contre-transfert et il semble important de pouvoir le penser.

La notion de contre-identification projective désigne donc finalement deux phénomènes : d'abord l'état de hantise ou d'envoûtement par les objets de l'analysant, dans lequel l'analyste peut se trouver pris à son insu comme nous l'avons vu plus haut. Puis, il désigne les réactions contre-transférentielles inaperçues que cet état peut déclencher chez l'analyste, qui cherche à se débarrasser de ces objets étrangers qui le perturbent. L'intérêt du repérage clinique de l'état de contre-identification projective est justement celui-là : si l'analyste parvient à s'interroger sur les réactions internes qu'il éprouve dans ces situations, en discernant ce qui lui revient de ce qui provient uniquement de l'analysant, il pourra alors élaborer l'état de contre-identification projective ressenti et en proposer une interprétation qui ne soit pas une simple évacuation. En revanche, s'il réprime et refoule ce ressenti parce qu'il en a honte, comme le Surmoi psychanalytique le lui conseille souvent (nous détaillerons ce point), il va certainement contre-réagir au transfert du patient, entraînant de nouvelles confusions et perturbations de l'analyse, et confirmant le patient dans l'idée que l'autre échoue à donner du sens à ce qui arrive.

L'auteur détaille les types de réactions de l'analyste dans plusieurs de ses textes [*v. infra*, chap. IV & chap. V].

La dimension d'homologie est importante à repérer dans l'hypothèse de Grinberg : une fois que l'analyste parvient à faire un tri dans ses ressentis, et à distinguer assez clairement ce qui lui revient et ce qui provient de l'analysant, l'auteur postule, en ce qui concerne ce deuxième aspect, une correspondance homologue entre les caractéristiques de ce que l'analyste éprouve et les caractéristiques des objets qui ont été projetés en lui. En sorte que ces ressentis de l'analyste, identifiés comme relevant de l'action de l'analysant sur lui, sont une source d'information fiable sur les contenus transférés et projetés par le patient. C'est ici que la contre-identification projective trouve, dans le contre-transfert, son utilité essentielle dans l'élaboration de l'analyse : le ressenti de l'analyste lui fournit, s'il peut l'apercevoir, une image précise de ce qui se joue chez l'analysant. Grinberg [1979b] examine ainsi de manière systématique comment ces qualités du vécu contre-transférentiel sont homologues au fonctionnement interne du patient.

Rappel historique des travaux sur le contre-transfert et position de Grinberg

Heinrich Racker [1958, p. 75] fait une distinction entre techniques « classiques » et « actuelles ». Il mentionne Grinberg dans la liste des analystes qui ont publié sur le contre-transfert, sans le situer explicitement dans l'un ou l'autre courant. Plus tard, Louise de Urtubey [1994a] reprend une telle distinction entre une « théorie classique » du contre-transfert, et une « théorie moderne et totaliste »¹ surgie de l'école anglaise dans les années 1950. Elle situe clairement León Grinberg dans ce deuxième courant. Un retour en arrière est nécessaire pour comprendre cette distinction.

À partir de 1909-1910, lorsque Freud est contraint de nommer le contre-transfert, il est manifeste qu'il se trouve embarrassé par cette découverte. Freud publie très peu sur le sujet², et qualifie le contre-transfert de problème « des plus difficiles de la technique psychanalytique »³; il glisse à Jung : « L'essai sur le "contre-transfert", qui me semble nécessaire, ne devrait pas être imprimé mais circuler parmi nous

1. C'est-à-dire se référant à une conception totale du contre-transfert (cf. Racker).

2. Deux textes seulement : Freud, 1910d ; Freud, 1915a, p. 130 et p. 134.

3. Février 1913, lettre à Binswanger [Freud & Binswanger, 1992a].

en copie'. » Cette atmosphère de mystère a dû en intimider plus d'un parmi ses collègues, ce qui explique à mon avis que peu se sont risqués à écrire sur le sujet avant la disparition du maître en 1939³. Comment comprendre tant de prudence et de mystère ? Ce n'est pas seulement le risque, pourtant bien réel, de nouvelles attaques contre la psychanalyse du fait des déboires contre-transférentiels de Jung et de Ferenczi, qui inquiète Freud. Si nous suivons Urtubey, plutôt convaincante sur ce point, Freud faisait un rejet de la féminité, notamment de toute position féminine dans le contre-transfert⁴. Là serait l'origine d'une séparation en deux types de positions différenciées quant au contre-transfert⁵.

La *théorie classique*, en identification à la figure idéalisée d'un Freud-père-tout-puissant, défend une attitude « paternelle, virile et autoritaire » de l'analyste. Le contre-transfert, d'abord danger érotique, y est uniquement un reste névrotique de l'analyste, objet de suspicion et de honte ; il s'agit de le maîtriser, voire chez certains de le supprimer (option que Freud n'a du reste jamais avancée)⁵. L'analyste dans cette conception classique se situe délibérément dans un contre-transfert paternel.

La *théorie moderne* suit une autre filiation, celle de Ferenczi, des Balint, de Klein, puis de Bion. Le contre-transfert y est envisagé comme instrument de compréhension du transfert du patient ; l'analyste s'y autorise le contre-transfert maternel ; il peut se laisser envahir par les projections du patient dans le but de les élaborer et de les comprendre. Grinberg se situe clairement dans ce courant, aux côtés de Paula Heimann [1950] et de Racker [1948b], auteurs qu'il cite systématiquement. Donald W. Winnicott [1947] se rattache aussi à ce courant du contre-transfert maternel ; Grinberg cite dès 1956 l'article de Winnicott sur la haine dans le contre-transfert.

1. Freud & Jung, 1974a, p. 597 ; lettre 290F du 31 décembre 1911 – Freud fait ici allusion à son texte sur l'amour de transfert, qu'il a alors commencé et qui ne sera publié qu'en 1915.

2. Principalement Ferenczi, A. Stern [1924] et Glover [1927].

3. Urtubey, 1994a, p. 1275.

4. Pour Urtubey existent deux autres courants qu'il faut mentionner ici pour comprendre l'évolution ultérieure de ces travaux. Le courant du *contre-transfert névrotique mais utile*, nourri par Margaret Little en 1951, Harold Searles et Jean Cournut ; le courant du *contre-transfert comme partie de l'espace analytique*, option qui a la préférence de Urtubey, comprenant la notion de champ analytique, développée par Willy et Madeleine Baranger [1961], et que l'on retrouve par ailleurs largement aujourd'hui (Cf. Ferro & Basile, 2015). Ce dernier courant assume l'idée d'une nécessaire asymétrie dans la situation analytique, position qu'on retrouvera dans l'école française (Laplanche, Neyraut, Videmann, Faimberg) ; cf. Urtubey, 1994a, p. 1323.

5. Urtubey [1994a, p. 1305] évoque notamment Annie Reich.

En schématisant à peine cette double généalogie, on est tenté de penser que dans le couple Freud-Ferenczi, Freud jouait le père, et Ferenczi la femme et la mère. Freud lui reprochait d'ailleurs d'être trop « féminin » dans ses relations avec lui. Le premier a donné lieu à une filiation analytique marquée du côté du père, le second au développement d'une conception de l'analyse où la mère a une place prépondérante, permettant d'explorer l'infantile et l'archaïque. Il existe une explication plus étayée de cet historique [Lesimple, 2004] : Freud, embarrassé comme on l'a vu par le contre-transfert, aurait dès 1918 transmis à Ferenczi la mission d'en poursuivre l'élaboration. Ferenczi semble en effet être le seul à s'être risqué sur ce terrain, en 1918, puis en 1924 avec Rank¹. Ferenczi considère alors que ce sont *les répétitions vécues dans le transfert qui doivent faire l'objet du travail d'élaboration principal, pour les transformer en souvenir actuel*² : elles ne sont dès lors plus vues comme des résistances à vaincre. C'est cette avancée majeure qui oriente le travail de contre-transfert de l'analyste du côté d'une plus grande réceptivité au transfert. Le contre-transfert est ainsi, pour partie, une création du patient, qu'il convient de s'employer à analyser. Alice et Michael Balint [1939] furent avec Ferenczi les précurseurs de ce courant. Par la suite, les travaux de Klein [1946c, notamment], avec la notion d'identification projective, fourniront la théorie qui permettra à ses successeurs de développer la théorie dite *moderne* du contre-transfert : Racker [1948a, 1948b], Winnicott [1947], Paula Heimann [1950], Grinberg [*infra*, chap. IV], Money-Kyrle [1956], Searles [1949, 1959].

Grinberg et son influence dans le monde analytique

León Grinberg était un psychanalyste reconnu au plan international pour ses travaux. Ses élaborations sur le contre-transfert et la contre-identification projective ne sont en réalité qu'une partie de ses travaux. Il a publié par ailleurs de nombreux textes : sur la théorie de l'identification, l'identité, la communication non verbale, le deuil et la culpabilité, le rêve, la psychologie du migrant et de l'exilé, la psychothérapie de groupe, les états-limites, l'acting out, les états de dépersonnalisation, les mécanismes obsessionnels, la créativité, l'adolescence, l'enfance, les relations entre analystes, la supervision, les

1. Ferenczi, 1919; Ferenczi & Rank, 1924. Freud a en effet suggéré, au Congrès de 1922, la rédaction d'une étude sur les relations entre la théorie et la technique, impulsion qui a en partie inspiré le texte de 1924, ainsi que ses auteurs le précisent dans la préface.

2. Ferenczi, 1974, p. 222; Ferenczi & Rank, 1924, p. 12-13.

relations entre psychanalyse et politique, etc. Il a également étudié et enseigné les apports de Bion, et publié un des premiers ouvrages sur cette œuvre. Horácio Etchegoyen décrit Grinberg comme « un analyste hors du commun » par la fulgurance de son parcours et l'importance de ses apports à la psychanalyse.

Né à Buenos Aires en 1921, d'une famille d'émigrants juifs, León Grinberg étudie la médecine, s'intéresse tôt à la psychanalyse, et devient membre adhérent de l'Association psychanalytique argentine (APA) à 31 ans. Quatre ans plus tard, il y est professeur et didacticien. Il est analysé par Arnaldo Rascovsky puis par Marie Langer. Il est vice-président de l'Association psychanalytique internationale (API) de 1965 à 1969 et décline l'offre d'en être le président. Grinberg et son épouse Rebecca s'exilent à Madrid en 1976, fuyant la dictature du général Jorge Videla en Argentine. Grinberg décède en 2007 à Barcelone, après dix ans d'une maladie invalidante¹.

Horácio Etchegoyen nous rappelle le rôle que Grinberg a joué pour la psychanalyse mondiale :

« León Grinberg exerça une influence considérable sur nombre de générations d'analystes. Il constitue sans nul doute le modèle du psychanalyste portègne, qui suit la route de Freud et de Melanie Klein, mais embrasse les analystes français et, plus largement, européens, en passant par les psychologues du moi de Vienne, de Londres et des États-Unis, s'intéressant depuis toujours aux problématiques d'identité, aux mécanismes de défense et à l'identification. Il fut l'ami des grands analystes de son époque, comme Leo Rangell et André Green, Jacob Arlow et Charles Brenner, Harold Blum, Wilfred Bion, Hanna Segal, Donald Meltzer, Edward Weinschel, Robert Wallerstein, Riccardo Steiner, Salomon Resnik, Betty Joseph, Esther Bick et beaucoup d'autres non moins significatifs. » [Etchegoyen, 2007b]

Quelques repères quantitatifs donneront une idée plus précise de l'ampleur de la production théorico-clinique de ce travailleur acharné, et de la place qu'y occupe le sujet que nous présentons ici. Grinberg a publié au total plus de 300 textes, dont une partie

1. Je m'inspire ici largement de l'émouvant « Portrait de León Grinberg » par Etchegoyen [2007a], ancien président de l'API, écrit le 6 décembre 2007 à Buenos Aires, et traduit par José Luis Goyena.

est regroupée dans une douzaine de livres en son nom propre (sans compter sa participation à des ouvrages collectifs). Dans cette œuvre considérable, les textes qui traitent spécifiquement du contre-transfert et de sa notion de contre-identification projective représentent une vingtaine d'articles¹ en espagnol, publiés entre 1956 et 1997, dans la revue de l'APA à Buenos Aires, puis à Madrid après 1976. Ceux-ci ont donné lieu à la publication d'une dizaine de textes en anglais à partir de 1962, dans les journaux psychanalytiques internationaux (*International Journal of Psychoanalysis*, etc., et plus tard dans des revues européennes). Il semble incontestable que ces travaux sur le contre-transfert ont bénéficié d'une réception favorable dans le monde psychanalytique anglophone et hispanophone, même s'ils se sont manifestement heurtés à des résistances dues à la nature du sujet traité. Willy et Madeleine Baranger [1961] notamment, dans leur article princeps sur la notion de champ, actuellement encore d'une grande portée, mentionnent abondamment la contre-identification projective, se référant explicitement au texte de Grinberg [*infra*, chap. IV]. Il est vrai qu'une petite vingtaine d'années plus tard, Willy Baranger [1979] révisera ces positions, et semblera renier partiellement cette référence à la contre-identification projective: «Avec le concept d'identification projective et de contre-identification projective, nous avons fait la même erreur qu'avec les concepts de transfert et de contre-transfert.»

Le concept de contre-identification projective aurait alors connu une extension abusive, où «transfert se confond avec identification projective et contre-transfert avec contre-identification projective». Or, comme je l'ai précisé plus haut, et comme les textes de Grinberg le montrent très clairement, la contre-identification projective ne concerne qu'un aspect bien spécifique du contre-transfert, et non une réaction à toutes les manifestations de l'analysant. Il me semble que ce contresens se retrouvera par la suite en France, comme nous allons le voir, renforçant les résistances à la notion de contre-identification projective.

Etchegoyen résume finalement la portée réelle de ce concept:

«Grâce à son concept fertile de “contre-identification projective”, Grinberg a complété et élargi les notions de contre-transfert concordant et complémentaire de Racker, recourant de façon

1. V. la «Table des références concernant l'identification projective», en fin de volume, p. 160.

plus résolue que Racker à l'idée d'identification projective. [...] Grinberg emploie l'identification projective pour rendre compte de la complexité et de la subtilité de ses effets dans la relation patient-analyste et culmine avec sa théorie de la contre-identification projective, largement acceptée aujourd'hui.»

[Etchegoyen, 2007b]

La réception des travaux de Grinberg en France

Cette dernière formulation d'Etchegoyen s'avère toute relative en France. Comme je l'ai indiqué en introduction, je me suis étonné que si peu de ces travaux sur la contre-identification projective aient été jusqu'ici traduits et publiés en français. D'autres travaux de Grinberg ont connu en France une réception plus favorable, et ont été traduits et publiés : ses livres *Culpabilité et dépression ; Nouvelle introduction à la pensée de Bion ; Psychanalyse du migrant et de l'exilé*, et un certain nombre d'articles sur divers sujets. Mais rien ou presque¹ sur le contre-transfert et la contre-identification projective... Son texte « Le psychanalyste a-t-il peur du transfert ? » nous rappelle combien ce sujet soulève des résistances. Grinberg en était très conscient, puisqu'il écrit dans la préface aux travaux de Racker [1960, p. 8], qu'il signe avec son épouse Rebecca Grinberg, que les idées nouvelles sur le contre-transfert constituent « comme une blessure narcissique pour les psychanalystes ». Mais ce titre provocateur s'appliquerait-il davantage aux psychanalystes français qu'aux autres ? Il me semble que ce point mérite un détour historique et quelques tentatives d'explication.

On se rappelle que, du vivant de Freud, seul Ferenczi a vraiment osé écrire sur le sujet. À la mort de Freud, la France est occupée, la psychanalyse est bannie par le régime nazi et son auxiliaire, le régime de Vichy. Les livres de Freud en français sont interdits et détruits en masse, les psychanalystes juifs se cachent et s'exilent, et seuls quelques analystes non juifs peuvent continuer à exercer clandestinement. Au sortir de la Deuxième Guerre mondiale en 1945, la préoccupation compréhensible des analystes français est au premier chef de reconstruire la SPP, et de réimprimer des traductions de l'œuvre de Freud. Marie Bonaparte, qui

1. La Fédération européenne de psychanalyse (FEP) a publié une traduction par Danièle Goldstein d'un texte de Grinberg [1991a] sur le sujet, à partir d'une version anglaise. Le concept est également mentionné sans y être détaillé dans León Grinberg [1980]. On notera aussi qu'une place est faite à la contre-identification projective dans le *Dictionnaire international de psychanalyse*, à l'entrée « contre-identification » [Mijolla et al., 2005].

avait sauvé Freud de la déportation en l'aidant à passer in extremis en Angleterre, joue un rôle politique de premier plan dans la psychanalyse française de l'après-guerre.

Pendant que l'Europe continentale est écrasée par l'occupation nazie, une bataille psychanalytique se déroule en Angleterre : ce sont les fameuses controverses qui opposent Anna Freud et Melanie Klein. Alain de Mijolla fait un rapprochement entre la mort de Freud, le début de ces controverses, et la scission qui aura lieu en France en 1953¹. En 1944 déjà, Anna Freud appelle Marie Bonaparte à l'aide dans son conflit avec les kleinien(ne)s [Mijolla, 2012, p. 874]. En 1949, le désaccord entre Marie Bonaparte et Daniel Lagache d'un côté, et Melanie Klein de l'autre, s'exprime au grand jour lors du congrès des psychanalystes de langue française, à Paris (à propos de l'existence ou non d'un stade narcissique).

En 1948, Jacques Lacan était le seul à défendre Klein en France et à s'intéresser à ses théories. En 1949 il se propose même pour traduire son texte *La Psychanalyse des enfants* en français [Mijolla, 2012, p. 100]. Il ne donnera pas suite, et son intérêt pour Klein ne durera pas... En 1952, Bonaparte publie plusieurs textes écrits en 1935 où elle « réfute les vues de Melanie Klein » [Mijolla, 2012, p. 219]. Il faudra attendre 1966 pour lire Klein en français, grâce notamment aux traductions de Willy Baranger, alors que dès 1948 ces textes sont traduits en Argentine². Il est manifeste que la situation politique de la psychanalyse française de l'après-guerre, dans laquelle Marie Bonaparte joue un rôle important, a eu pour effet d'exclure durablement les vues de Klein des sociétés de psychanalystes en France. Même si Anna Freud et Klein s'étaient officiellement réconciliées, évitant en Angleterre une scission de la Société britannique de psychanalyse, le conflit des controverses a eu des suites en France. Il n'était alors probablement pas de bonne politique de s'intéresser à Klein, et les rares curieux de ces théories, tel Lacan, y renoncèrent rapidement³. C'est ce que confirme Alain de Mijolla [2012,

1. Mijolla, 2010, p. 778. Sur la scission de 1953 et ce qui y a présidé, v. aussi ce texte très éclairant : Mijolla, 1996.

2. Par exemple, « Notes on some schizoid mechanisms » [Klein, 1946b] est traduit et publié à Buenos Aires dès 1948, alors qu'il n'est publié en français qu'en 1966 [in Klein, 1946c], soit 20 ans après ; auparavant, seuls quelques rares articles de Klein avaient été publiés en français dans des revues.

3. Nommé président de la Société psychanalytique de Paris au début de 1953, Jacques Lacan s'en trouve exclu de fait avant la fin de cette même année, lors de la première scission. Son intérêt pour Klein fut donc de courte durée, comme ses séminaires ultérieurs le confirment.

p. 142] : « [Les théories kleinienne] seront longues à être admises par les psychanalystes français. »

Mais quel est l'intérêt réel de toutes ces précisions historiques pour le sujet qui nous concerne ici ? Le voici : nous avons vu que les travaux sur le contre-transfert qui ont donné lieu au courant dit *moderne* sont essentiellement produits par des analystes kleinien, anglo-saxons et argentins. L'exclusion dominante des conceptions kleinienne en France après-guerre a certainement contribué à retarder l'intérêt pour ces réflexions nouvelles sur le contre-transfert².

L'article princeps de Paula Heimann [1950] n'a été traduit en français qu'en 1987, soit trente-sept ans après que les lecteurs anglophones en aient pris connaissance³. Les travaux fondateurs de Racker, écrits à partir de 1948 et surtout 1953, ont dû attendre 1997, soit dix ans de plus, pour se trouver rassemblés en français (avec une préface des Grinberg). On peut en dire autant du texte essentiel des Baranger [1961] sur le « champ », traduit seulement en 1985 ; ou même de « La métapsychologie de l'analyste », de Robert Fliess, publiée en 1942 et traduite en France en 2010⁴. On remarquera également que cette réticence, dès avant Klein, concerne aussi Ferenczi, puisque l'essai publié avec Rank en 1924 ne paraîtra en France dans sa version complète que soixante-dix ans après⁵. Bien sûr, il existe aussi des psychanalystes français qui lisent en anglais sur le sujet, et peuvent en rendre compte dans leurs ouvrages. Michel Neyraut [1973], notamment, fait une place au contre-transfert dans son ouvrage ; mais cela ne suffit pas à expliquer de tels délais de traduction.

1. V. l'article très fouillé de Jean-Michel Quinodoz [2002] sur les réticences durables des psychanalystes français aux idées de Klein.

2. C'est seulement à partir des années 1970-1980 que les travaux de Melanie Klein semblent avoir eu un impact sensible en France. James Gammill, analyste américain qui s'est formé à Londres avec Klein et ses disciples dans les années 1950, puis s'est installé à Paris en 1966, a probablement joué un rôle majeur dans la diffusion des conceptions kleinienne en France, tant par ses écrits que par son enseignement. V. Agostini & Goyena 2006.

3. Il est vrai que même Klein craignait ces avancées, comme le note Angela Goyena [2006] : « Nous savons aujourd'hui par Pearl King que Paula Heimann subit de très fortes pressions de la part de Melanie Klein (son ancienne analyste) et de W. Hoffer (Viennois « orthodoxe » proche d'Anna Freud) visant à la faire renoncer à présenter ce travail lors du Congrès psychanalytique international de Zurich en 1949. [...] Ce travail allait en effet toucher à cette "place royale" de l'analyste [...]. »

4. Dans un autre texte en anglais intitulé « Contre-transfert et contre-identification », mentionné par Grinberg, Fliess [1953] emploie le terme de « contre-identification ». Ce texte ne semble pas avoir été traduit à ce jour.

5. Les chapitres I, III et V, écrits par Ferenczi, ont été publiés en 1974 dans le tome 3 de ses *Œuvres complètes*, soit cinquante ans après leur première publication. Le *Journal clinique* [Ferenczi, 1932] attendra également plus d'un demi-siècle pour paraître en français.

En mai 1994, au 54^e Congrès des psychanalystes de langue française des pays romans, à Lisbonne, le contre-transfert est à l'ordre du jour [Urtubey, 1994b]. Les diverses conceptions y sont enfin ouvertement discutées, et la contre-identification projective de Grinberg y est mentionnée à diverses reprises. Si dans son rapport historique consistant et éclairant Louise de Urtubey rend justice à Racker, et surtout à Baranger qui, comme elle le rappelle, fut son analyste, il me semble qu'elle éreinte tout de même quelque peu Grinberg. En effet, après le début de son compte rendu plutôt fidèle à la conception de Grinberg, elle introduit à mon avis des ambiguïtés, voire des contresens et des glissements qui suggèrent un regard négatif sur ces travaux.

Le premier contresens qu'elle introduit dans sa lecture crée une certaine confusion : « Grinberg définit la contre-identification projective où l'analyste est le sujet actif des mécanismes introjectifs et projectifs du patient : il les introjecte, les perlabore et les reprojette au moyen de l'interprétation » [Urtubey, 1994a, p. 1312]. Ce qu'Urtubey décrit ici, *ce n'est pas la contre-identification projective*, mais la situation « normale » de contre-transfert, quand l'analyste parvient à prendre conscience des identifications projectives du patient, à les élaborer et à lui en renvoyer quelque chose, sans mise en jeu de la contre-identification projective'. Nous retrouvons ici cette généralisation abusive de la notion de contre-identification projective dont Baranger a fait état en 1979. En outre, Urtubey reproche à Grinberg de voir l'analyste comme *passif* face aux identifications projectives du patient : « Le patient, surtout chez Grinberg en 1962, apparaît comme le seul actif [...] ; dans la théorie dite moderne, la passivité est de règle [...] ». Ces affirmations me semblent très discutables car partiales : même s'il est vrai que dans la situation de contre-identification projective Grinberg décrit l'analyste comme étant « l'objet passif des identifications projectives du patient », il ne s'agit absolument pas pour lui de prescrire à l'analyste une attitude passive, ni de décrire l'analyste comme passif en général ; il s'agit d'une formulation théorique descriptive du phénomène transitoire bien particulier auquel il s'intéresse. À partir de 1982, il insistera même sur la nécessité pour l'analyste d'accueillir activement les identifications projectives de l'analysant, pour ensuite les contenir et les élaborer. De plus, à la lecture des cas cliniques que Grinberg détaille dans ses textes, comme le cas de la jeune femme qu'il ressent dès sa première séance comme

1. C'est ce que Grinberg appelle « Processus A », comme nous l'avons vu, alors que la contre-identification projective intervient dans le « Processus B ».

«rigide», «comme un cadavre», et des interprétations qu'il lui propose, il sera bien difficile de le considérer comme un analyste passif; on est au contraire impressionné par le côté actif de l'attitude de l'analyste. Lors de ce même congrès de 1994, Jean-Michel Quinodoz corrige à juste titre cette lecture dans un article où, comme il le fait par ailleurs, il défend positivement Grinberg et la contre-identification projective¹; soutien qu'il reçoit également d'Otto Kernberg à ce même congrès.

Douze ans plus tard, en 2006, un numéro de la *Revue française de psychanalyse* se centre à nouveau sur le contre-transfert. La contre-identification projective y semble presque oubliée, et c'est principalement Angela Goyena [2006], dans son article sur Racker, qui rappelle l'apport de Grinberg.

Parallèlement à ces développements chez les analystes rattachés à l'Association psychanalytique internationale, on pourra se demander ce qu'il en fut, depuis la scission de 1953, du contre-transfert du côté de Lacan et de ses héritiers. Après s'être intéressé à Klein en 1948, Lacan s'en est rapidement détourné, au moins en apparence. Il se range dès 1953 dans le camp des *classiques*, soutenant une position que je qualifierai d'orthodoxe, voire fondamentaliste: Freud aurait peu parlé du contre-transfert parce que ce n'est pas un concept pertinent... Lacan le qualifie alors de «concept fourre-tout» et «à la mode», se montrant très critique des travaux de Heimann et de Little; confondant cette dernière avec Annie Reich alors qu'elles ont des positions opposées [Cf. Guyomard *et alii*, 2011]². Cette posture qui se veut plus freudienne que celle de Freud est encore soutenue par l'héritier officiel de Lacan en 2003 [Widlöcher & Miller, 2003]. Il est vrai que des lacaniens plus modérés s'intéressent depuis peu au contre-transfert [Guyomard *et alii*, 2011]; ils nous montrent comment Lacan a substitué à cette notion celle de *désir de l'analyste*, notion complexe, difficile à expliciter, et qui ne recouvre pas celle de contre-transfert, mais vise plutôt à la contrer. Elle ne se résume pas non plus au «désir d'analyser» comme on a pu le dire. Du point de vue technique qui nous concerne ici, sa formulation indique assez clairement la prise en compte de ce qui ressort de l'analyste dans le contre-transfert, à l'exclusion de ce qui revient

1. Jean-Michel et Danielle Quinodoz ont soutenu la notion de contre-identification projective et intégré ces apports de Grinberg. *V.*, notamment, D. Quinodoz, 2003a et 2003b; D. Quinodoz & Chasseguet-Smirgel, 2002.

2. On trouve dans ce même ouvrage un cas clinique rapporté par Chasseguet-Smirgel qui, bien qu'elle ne le mentionne pas, relève typiquement de la contre-identification projective.

à l'analysant. Cette formulation, largement adoptée par les analystes lacaniens, relève ainsi de l'approche *classique* du contre-transfert, au contraire de celle de Grinberg¹.

Du côté des analystes qui ont quitté l'École freudienne en 1969, Jean-Paul Valabrega [1980] propose une réflexion intéressante et rigoureuse sur le contre-transfert. Il nous fait remarquer que le terme a été largement galvaudé, au point de s'être vidé de son sens, devenant un concept « diffus », « dégradé » et « déconceptualisé » par l'usage flou qui en est trop souvent fait. Valabrega [1980, p. 101] déplore ainsi une « longue méconnaissance [...] à l'égard du transfert [...], lacune caractérisée dans la formation des analystes ». Il nous rappelle que « nous sommes tous égaux devant le transfert-contre-transfert, à savoir d'abord aveugles » [*id.*, p. 103]. J'ai en effet remarqué que le terme de transfert est parfois employé comme un mot-impasse, un mot de passe de non-pensée, un pacte d'interdit de penser (signifiant un « circulez, il n'y a rien à voir », par lequel « on est prié de fermer les yeux » sur le sujet). Ce sont des formules du type « oui mais, Le Transfert... », sans autre précision, proférées d'un ton mystérieux et profond, incantatoire, qui appellent davantage une attitude de crainte respectueuse, quasi religieuse, que de réflexion constructive. Ces attitudes vont dans le sens de l'article de Grinberg, « Les analystes ont-ils peur du transfert? », où l'auteur prend au sérieux l'idée freudienne de « croix » du transfert [v. le chapitre premier]. Il en va évidemment de même du contre-transfert, lui aussi invoqué de manière floue, sans préciser ce qu'on désigne dans telle ou telle situation clinique particulière. Des expressions du type : « Ce patient déclenche chez moi un contre-transfert négatif », sont passées dans le langage courant de cliniciens qui échangent entre eux. La dimension essentielle qui est alors omise dans nos discours sur le *complexe transféro-contre-transférentiel* [Valabrega, 1980, p. 109], c'est le *transféré*. Pour Valabrega [*id.*, p. 111], le *transféré* est l'élément tiers qui éclaire le transfert-contre-transfert, c'est « l'inconnue devant être découverte ». Il s'agit autant du transféré du transfert que du transféré du contre-transfert, formant le *complexe* du transféré, que Valabrega désigne comme « la tache aveugle » : « on passe cent fois à côté sans le voir ».

1. Je remarque par exemple que dans un ouvrage récemment traduit en français sur l'histoire de la psychanalyse en Argentine [Plotkin, 2010, p. 148], le nom de Grinberg est cité une seule fois, à propos de la psychothérapie de groupe, alors que celui de Lacan apparaît sur 23 pages...

Or, précisément, Racker et Grinberg ont eu l'immense mérite de prendre ces processus-là au sérieux, et d'aller y voir de plus près : ils nous montrent de quoi peut être fait ce transféré, l'examinant en détail, le déclinant dans la variété des formes qu'il peut prendre, soulevant la voile sur un mystère que nous serions tentés d'entretenir avec complaisance.

En résumé, la réception timide qui a été faite spécifiquement en France à la notion de contre-identification projective selon Grinberg semble tenir à plusieurs types de facteurs. Nous avons vu les facteurs historico-politiques qui ont retardé l'accueil des conceptions kleinienne : la reconstruction après les persécutions et destructions nazies ; la fidélité de Bonaparte à Anna Freud contre Klein, entraînant un écho des controverses en France. Puis la scission de 1953 a contribué à focaliser l'attention sur les analystes nationaux, réduisant l'intérêt pour les apports étrangers. Quelques décennies plus tard, les travaux de Grinberg sont partiellement discutés en France dans le sillage de ceux de Racker ; le revirement de Willy Baranger en 1979¹, qui avait tout d'abord intégré ces positions dans sa théorie du champ pour finalement les renier, pourrait bien avoir contribué à ce que ces textes soient délaissés à partir de 1994 dans les cercles analytiques français.

Il me paraît au contraire crucial de connaître et de faire connaître ces textes de Grinberg sur la contre-identification projective. Outre la situation bien spécifique de contre-identification projective, ils témoignent très tôt dans l'histoire de la psychanalyse d'une conception du contre-transfert comme étant partiellement homologue au transfert du patient. Paradoxalement, il me semble que depuis des décennies, ce principe est admis en pratique dans bien des supervisions, où nous avons appris à nous questionner sur ce que le patient nous fait éprouver, sur les rôles dans lesquels nous nous trouvons pris, pour décrypter la nature des transférés qui sont à l'œuvre. Mais il semble que nous avons pris l'habitude d'ignorer les théories sur lesquelles repose cette pratique.

Danielle Quinodoz [2003a, p. 83-84], en particulier, montre par des exemples cliniques qu'en étant attentif à sa contre-identification

1. Il semble difficile de comprendre ce revirement de Willy Baranger vis-à-vis de Grinberg en 1979. Il rejette, paradoxalement, à la fois la contre-identification projective et les abus qui en auraient été faits, dans une forme d'autocritique qui vise en même temps Grinberg. En 1976, les Grinberg ont dû s'exiler en Espagne pour fuir la dictature de Videla. À partir de cette même époque, le lacanisme a connu un vif engouement en Argentine. L'APA connaît aussi une scission majeure. On pourra se référer à l'entrée « Argentine » du *Dictionnaire* de Roudinesco et Plon [2006], ainsi qu'à Plotkin [2010].

projective, l'analyste peut apprendre à interpréter convenablement les identifications projectives du patient; ce qui amène le patient à découvrir que les identifications projectives qu'il produit sont aussi un moyen de communication non verbale. Elles ne sont alors plus seulement un moyen d'évacuation des mauvaises parties de soi ou un moyen de contrôler l'objet. Sur le plan historique, Danielle Quinodoz suppose que la notion de contre-identification projective a suivi le même trajet que la notion de contre-transfert: au début, le contre-transfert était seulement considéré comme un obstacle au traitement, et il s'est avéré par la suite être un outil précieux de l'analyse. La contre-identification projective a d'abord été repérée par Grinberg, en 1956, comme une *défaillance* du contre-transfert, et peut maintenant être considérée à son tour comme un précieux instrument du travail analytique. C'est également ce que Grinberg [1982a] soutient. Une telle approche ne me semble absolument pas contradictoire avec la notion de champ des Baranger, ni avec l'emploi récent et particulièrement vivant qu'en fait par exemple Antonino Ferro [2015].

Choix des textes et ordre de présentation

Le choix des textes n'a pas été sans soulever quelques difficultés. Grinberg a publié au total une bonne trentaine de textes pertinents pour notre sujet, dont une vingtaine furent publiés en espagnol, et le reste principalement en anglais. Une comparaison assez minutieuse de ces textes montre que l'auteur écrivait uniquement en espagnol, les publications en anglais étant soit des traductions intégrales, soit des recompositions (avec quelques modifications) à partir de plusieurs textes en espagnol, lesquelles ont ensuite été traduites en anglais. À ma connaissance, une seule de ces traductions anglaises a ensuite été retraduite en français [1991a]. Dans le but de limiter les inévitables distorsions et erreurs qu'engendrent des traductions successives, j'ai écarté les traductions anglaises et me suis limité aux textes d'origine en espagnol (en les comparant toutefois avec les versions anglaises).

Une autre difficulté que présente ce choix tient aux redondances. Comme c'est souvent le cas dans la production de textes scientifiques, Grinberg a repris dans nombre de ses articles des fragments plus ou moins importants de ses textes antérieurs, parfois en les modifiant légèrement. Une publication chronologique extensive de ces textes comporterait donc trop de répétitions, risquant de n'intéresser que de rares spécialistes, et s'avérerait rapidement ennuyeuse pour la plupart des lecteurs.

Comme je l'ai indiqué, le propos de Grinberg sur le sujet a été assez constant et homogène au long de sa période d'activité analytique, laquelle s'étend de 1952 à 1997, soit 45 années. On peut toutefois y distinguer schématiquement des temps remarquables. L'année 1956 est particulièrement féconde, puisque sur les dix articles qu'il publie cette année-là, il présente coup sur coup trois articles sur la contre-identification projective, qui sont d'abord présentés à l'APA puis publiés dans la *Revista de Psicoanálisis* de Buenos Aires. Le plus important est l'article initial de mars 1956 [ϕ., chap. IV] intitulé « Aspects magiques dans le transfert et le contre-transfert... ». Ce texte témoigne à la fois de l'enthousiasme du moment créateur d'une notion, de sa « découverte » comme il la nomme lui-même, du cheminement de l'auteur à partir de son intérêt pour la pensée magique, et du contexte épistémologique qui y a présidé, notamment à travers un appareil de notes et une bibliographie fournis. C'est aussi le texte qui servira de base pour tous ses textes ultérieurs sur le sujet. Il m'a donc paru indispensable de le faire figurer dans le présent recueil. Les deux textes, plus courts, qui suivent dans cette année 1956 sont également importants, à titre historique et scientifique. Il s'agit, en avril, de « Perturbations de l'interprétation par la contre-identification projective » [chap. V], puis, en décembre, de « Sur quelques problèmes de technique psychanalytique... » [chap. VI], deux textes qui abordent les conséquences techniques de sa conception nouvelle. Il aurait été dommage de soustraire ces trois textes aux yeux du lecteur, ils figurent donc *in extenso*, même si quelques petits passages sont redondants avec les articles de synthèse ultérieurs présentés ici.

Dans les années qui suivent, apparaissent plusieurs textes qui ont un intérêt certain pour le thème qui nous concerne [Grinberg, 1959a, 1963e, 1965a, 1975c], mais qui ont été écartés, en raison de trop nombreuses redondances avec les autres textes présentés. Cette période de 1956 à 1976 est une période d'élaboration et d'approfondissement de la découverte initiale. Elle culmine avec la publication du livre *Théorie de l'identification* [Grinberg, 1976c] qui offre dans son chapitre 12 une première synthèse sur la contre-identification projective. Cette année 1976 clôture la période argentine de la vie des Grinberg, qui émigrent alors en Espagne.

Malgré cette situation certainement traumatisante, Grinberg n'interrompt pas son activité productrice sur le sujet. En 1979, puis en 1982, il publie deux textes qui semblent marquer une avancée nouvelle dans sa conception du contre-transfert, avec dans leurs titres les expressions : « une vision nouvelle », et « au-delà de la contre-identification

projective», ce dernier titre étant un clin d'œil manifeste au tournant de la deuxième topique freudienne d'«Au-delà du principe de plaisir» [Freud, 1920g]. L'auteur y insiste sur le caractère positif et utile de la contre-identification projective. Poussant sa découverte jusqu'à ses conséquences ultimes, il n'envisage plus celle-ci comme un problème à surmonter, ou comme une limite du travail analytique, ainsi que l'indiquaient les textes du début, mais comme l'instrument le plus précieux aux fins de l'analyse, et même comme le *point de départ* de l'approfondissement du travail. L'analyste a maintenant pour objectif de se laisser envahir et guider par les identifications projectives de l'analysant, en les considérant comme une communication non verbale inconsciente essentielle au processus analytique, et à les vivre avec lui pour ensuite pouvoir élaborer patiemment ces projections; puis en restituer quelque chose de digeste et de créatif à l'analysant. Grinberg qualifie alors la contre-identification projective de *césure*, au sens de Bion. Il observe que l'analyste, s'il parvient à accueillir les identifications projectives de l'analysant sans les évacuer, se trouve confronté à des moments de micro-dépersonnalisation, des moments où il ne se reconnaît pas lui-même, des moments de trouble ou d'effacement de la pensée consciente, qui précèdent l'apparition de points de vue et de sens nouveaux. En me basant sur l'ouvrage de Grinberg [1991, p. 146-150] sur Bion, je dirais qu'il s'agit de moments de *traversée de la césure*, de moments de *transformation*, qui sont des moments clés de l'analyse, conditions de la *croissance psychique*'.

Une autre dimension importante sur laquelle Grinberg insiste à partir de cette époque, c'est d'abord la présence d'identifications projectives dans toute communication, et ensuite l'existence d'identifications projectives de type «pathologique» y compris chez les patients non psychotiques. Ses études des patients *borderline* [Grinberg, 1976d, 1977b, 1994a] notamment lui ont enseigné que l'analyste doit traiter la «personnalité psychotique» qui est présente chez des analysants non psychotiques, et qui donne lieu à des identifications projectives massives sur l'analyste.

Il s'agit donc bien à cette période d'un élargissement théorico-technique significatif, par l'extension à l'ensemble de la clinique des développements sur l'identification projective et ses conséquences,

1. Ces phénomènes ont par ailleurs été décrits, notamment en France, sous l'angle de la régression de l'analyste en séance.

certainement inspirée par son étude poussée des travaux de Bion. Cette position nouvelle revient aussi à assumer de façon plus complète les conséquences du tournant des années 1950 : Grinberg réaffirme ainsi son adhésion à la conception dite « moderne » du contre-transfert que j'ai décrite plus haut, et dont il est l'un des principaux fondateurs avec Heimann, Racker, Winnicott, etc.

Je situerai ainsi une troisième et dernière période de production entre 1985 et 1997, qui donne lieu à des textes de synthèse [Grinberg, 1985a, 1991a] et au questionnement de la relation timorée que nombre d'analystes entretiennent encore avec le contre-transfert. Le texte « Le transfert est notre croix » [v., chapitre premier]; traduit en anglais et augmenté sous le titre « Les psychanalystes ont-ils peur du transfert ? » [Grinberg, 1997c]¹ est particulièrement incisif sur ce point, et témoigne chez son auteur d'une détermination certaine à entamer les résistances de ses collègues.

J'ai choisi de privilégier, dans la première partie, des textes de synthèse sur le sujet, qui datent de cette dernière période productive de l'auteur, et donnent d'emblée une vue complète des positions de Grinberg sur le sujet :

- d'abord, le chapitre 12 de sa *Théorie de l'identification* [1985a], qui constitue une synthèse des textes antérieurs, composée de la version de [1976b] et de « l'au-delà » de [1982b];
- ensuite, le texte « Le transfert est notre croix – lettre à Pfister » [1992b], qui situe bien les enjeux de la question;
- enfin, un texte qui détaille l'extension de ces conceptions à la technique de la supervision [1995a].

Dans la deuxième partie figurent les trois textes fondateurs de 1956.

La troisième partie comporte un texte dans lequel Grinberg [1974a] récapitule lui-même son expérience et ses recherches à la fin de ce qui s'avérera être la deuxième période de ses travaux. Ce texte [Grinberg, 1974b], republié en 1981, me semble important dans la mesure où il permet de contextualiser ses avancées sur le contre-transfert en les situant par rapport à ses autres domaines de recherche, et de se faire une idée concrète du large spectre de ses travaux. Il donne un aperçu très vivant de la manière dont Grinberg envisageait les liens entre ses diverses préoccupations théorico-cliniques.

1. Retraduit ensuite de l'anglais en espagnol et en portugais [Grinberg, 1997b; 1997a].

La publication de ces textes de Grinberg devrait contribuer à une meilleure connaissance, théorique et historique, des approches théorico-cliniques du contre-transfert. Outre leur richesse d'enseignements cliniques et techniques, ils éclairent une histoire des concepts qu'il serait fort dommageable d'ignorer¹.

J.-M.A.

1. Le présent ouvrage comporte d'importantes notes de bas de page et de nombreuses références bibliographiques. Ces références sont précieuses pour l'histoire de la pensée, car elles témoignent des travaux dont l'auteur avait connaissance à diverses époques. Chaque fois que c'était possible, j'ai noté entre parenthèses, après le nom de l'auteur, la date de leur présentation plutôt que celle de la première édition. Mes propres notes se distinguent de celles de l'auteur par la mention *Ndt.*, et ont été placées entre crochets.